

Il voulait avoir à son tour sa nuit de garde près du malade, et il adoucissait par sa tendresse et ses doux soins le sort de sa sœur Louise. Quant à Berthe, sa vanité blessée la rendait insensible à tout, et elle ne sentait rien comme Eugène et Louise ; elle n'avait pas le cœur haut placé comme eux ; elle n'avait pas non plus ces moments de gaieté d'enfant, qui leur revenait parfois, lorsque M. Ithier leur semblait mieux et qu'il leur souriait.

Trois années se passèrent ainsi ; les plus cruelles épreuves attendaient cette famille déjà si à plaindre. M. Ithier eut une nouvelle attaque, qui cette fois le laissa sourd, presque muet, et avec des regards sans intelligence. Le désespoir de son fils et de ses filles ne peut s'exprimer. C'était affreux de voir ce père adoré sans mouvement et sans connaissance, n'ayant plus ni larmes ni sourire pour ses enfants ; ne jouissant plus de leur tendresse, existant sans le sentir ! C'était alors que Louise se jetait à genoux et pleurait devant Dieu avec une foi vive. Berthe lui disait :— N'es-tu pas lasse de tant prier ? Que t'en revient-il ? dis-moi.—Oh ! ma sœur, je me relève toujours non consolée, mais fortifiée pour souffrir encore, si Dieu le veut. Crois-moi, Berthe, Dieu répond au cœur qui l'appelle ; il lui promet de tarir ses pleurs un jour, en cette vie, ou dans l'autre enfin. Quoique le médecin n'eut aucun espoir de voir s'améliorer l'état de M. Ithier, on l'avait prié de ne pas discontinuer ses fréquentes visites, et il essayait de tous les traitements connus, moins dans l'espoir du succès que pour la consolation des enfants.—Les nouveaux remèdes, les garde-malades devenues nécessaires, des consultations faites aux plus célèbres médecins de l'endroit, exigeaient des sommes d'argent que les pauvres enfants ne pouvaient plus fournir.—Il ne faut reculer devant aucun sacrifice, dit un jour Eugène : qu'avez-vous à vendre ?—Il y a là-haut, dans un placard de la musique et deux guitares, oubliées là depuis trois ans, dit Louise ; mais cela vaut peu de chose.—Mon père m'avait donné une centaine de volumes, ajouta Eugène, j'en ferai quelque argent.—Comment, dit Berthe, tu te déteras de tes livres, toi qui ne trouves de bonheur qu'à t'instruire ?—Ma sœur, dit Eugène, j'aime les livres sans doute, mais la science ne va pas au cœur comme la santé d'un père !—Il y a encore, continua Louise, quelques bagues et quelques bijoux que notre mère avait laissés pour ma sœur et pour moi ; il est douloureux de s'en défaire : il le faut pourtant, c'est la seule chose qui ait quelque valeur. Berthe s'écria :—Je n'aurais pas cru que Louise, qui met du sentiment à tout, vendit ces souvenirs de sa mère ! Les yeux de Louise se remplirent de larmes, elle répondit en regardant le ciel :—*Le souvenir de ma mère est dans mon cœur, j'espère qu'elle le sait, qu'elle le voit !*... Quant à ces bijoux, Berthe, tu peux en garder ta part ; moi, je vendrai la mienne pour tenter la guérison de mon père. *Dieu et ma mère, je le sens, me diraient d'agir ainsi.*—Bien, chère Louise, dit Eugène, en prenant la main de sa sœur avec tendresse ; avec cela, et en redoublant de travail, nous pourrons tout essayer pour notre père ; et si Dieu ne veut pas nous le rendre, nous aurons du moins la consolation d'avoir fait tout ce qui était possible pour le conserver.

Eugène et Louise redoublèrent en effet de travail, car lorsque c'était le tour de la jeune fille de veiller, elle employait la nuit à coudre ou à faire de la tapisserie ; et les dames à qui elle allait rapporter son ouvrage, ne pouvaient comprendre comment cette jeune fille pouvait suffire à tant de travail, aux

soins de sa maison, et à la fatigue qu'il fallait prendre près du malade. Aussi la pauvre enfant avait grandi comme ces plantes privées d'air et de soleil, qui sont frêles et pâles ; Louise n'avait plus de fraîcheur, sa figure douce et fatiguée inspirait un tendre intérêt à tous ceux qui connaissaient son dévouement pour son père.

Berthe aussi se consumait dans les larmes ; mais toutes ces larmes n'étaient pas pour son père : elle pleurait souvent sur elle-même ; elle regrettait ardemment son bonheur d'autrefois, ses plaisirs de jeune fille, ses parures, ses liaisons avec des familles riches, que le malheur avait rompues.

Eugène employait ses veilles utilement comme Louise. Des hommes de cabinet lui avaient donné des mémoires à copier, et lui payaient ce fastidieux travail. Ces courageux enfants vivaient avec la plus sévère économie ; mais dès qu'il s'agissait de soins à rendre à leur père, de docteurs à consulter, ils n'épargnaient rien, et alors on les eût crus riches.

Un homme bien né, ami d'Eugène, fut si touché du beau caractère de Louise, et de sa candeur angélique, qu'il la demanda en mariage à son frère. Eugène, pénétré de reconnaissance, lui répondit :—Monsieur, vous ignorez à quel point nous sommes pauvres, mes sœurs et moi ; nous ne vivons que de notre travail ; ce mariage n'est pas possible.—C'est parce que je sais tout, mon ami, dit M. R... que je veux Louise ; c'est pour mon bonheur à moi que je la demande ; parlez-lui, Eugène, et si elle n'est pas effrayée de mes quarante ans, que cet ange vienne dans ma maison !... Celle qui fut une aussi bonne fille, sera la meilleure des femmes. Eugène alors se décida à parler de ce mariage à Louise.—Moi, quitter mon père ! s'écria-t-elle presque indignée : Eugène, as-tu pu le penser ?—Chère sœur, il ne faut pas repousser une position honorable, presque brillante ; tu peux te fier à moi sur les soins qu'exige l'état de notre père ; au reste, Louise, ce pauvre père ne te connaît plus, et tu ne lui manqueras pas !...—Mais *il me manquait à moi*, dit Louise, en arrosant de ses larmes la main de son père qu'elle avait prise dans les siennes ; non, je ne veux vivre qu'auprès de ce lit de douces larmes ; c'est là ma place ; pour rien au monde, je ne la quitterai, Eugène ! Louise persista dans son refus, mais elle dit à son frère que peut-être Berthe accepterait. Eugène secoua la tête, et ne parla pas à Berthe de ce mariage, car il savait bien que celui qui avait apprécié *l'âme de Louise*, ne voudrait pas du *cœur égoïste* de Berthe.

Quelques semaines se passèrent encore, et une troisième attaque de paralysie enleva tout à fait M. Ithier à ses enfants ; leur dévouement, leurs prières, ne purent le sauver ; mais sans doute il alla dans un monde meilleur prier à son tour pour ses enfants bien-aimés. Depuis longtemps ils étaient comme orphelins ; et pourtant ce fut un jour affreux que celui de cette éternelle séparation !

Le premiers temps du deuil passés, M. R... pria Eugène de parler encore pour lui à Louise. Elle ne voulait pas se séparer de son frère ; mais Eugène lui dit que lorsqu'il la saurait heureuse, son intention était de prendre du service dans l'armée, parce que cette vie aventureuse des militaires le distrairait un peu des souvenirs si douloureux de sa jeunesse. Louise sentit son cœur se briser à la pensée du départ prochain de son frère, les dangers auxquels il serait peut-être exposé. Pourtant elle n'essaya pas de le retenir : avant tout, la *bonne jeune fille voulait le bonheur des autres*. Elle comprit que la vie d'Eugène